

éloge
du
mauvais goût

FRÉDÉRIC
ROUX

éloge
ge
du
mauvais goût

FRÉDÉRIC
ROUX

éloge du mauvais goût

Du même auteur

Lève ton gauche !, Ramsay, 1984.

Tiens-toi droit, Seghers, 1991.

Expos 92, ESBAM, 1992.

Lève ton gauche ! (réédition) suivie de *P.S.*, Gallimard, 1996.

L'Introduction de l'esthétique, L'Harmattan, 1996.

Mal de père, Flammarion, 1996.

Mike Tyson, un cauchemar américain, Grasset, 1999.

Le désir de guerre, le cherche midi éditeur, 1999.

Assez !, Sens & Tonka, 2000.

Fils de Sultan, Mille et une nuits, 2002.

Ring, Grasset, 2004.

Contes de la littérature ordinaire, Mille et une nuits, 2004.

Copié/Collé, Mamco, 2005.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Apéritifs

No taste is what I'm against.

Diana Vreeland

Encore faudrait-il ne pas s'égarer dans ce labyrinthe sans issue où errent les spéléologues les mieux équipés. Sans appeler à la rescousse le surréalisme et son célèbre point G où le haut et le bas cessent d'être perçus de manière contradictoire, sans faire appel aux notions de sublime et d'absolu, on peut avancer qu'à l'inverse d'un « au-delà » du goût et du ridicule, dont la corrida et l'opéra sont les deux exemples les plus voyants, il peut exister un « en deçà » du goût qui ne dépendrait pas seulement du manque d'acuité de nos sens, mais d'une réelle absence de goût.

De toutes les manières, sans se perdre dans ce palais des Glaces, il existe des zones particulières où les jugements de goût sont suspendus.

De ces Suisses-là, les civilisations dites primitives ne font pas partie ; les Papous mettent bien trop de soin à se décorer à l'aide de tout ce qui leur tombe sous la main (sternums d'oiseaux de paradis, emballages de céréales, etc.) pour que le goût soit exclu de leurs préoccupations, la cosmétique, les tatouages, les scarifications, les modifications corporelles bien trop présentes dans les jungles, les brousses, les toundras et les savanes pour conclure à l'indifférence au goût des peuplades qui les hantent. La phrase de Hegel : « L'Homme ne peut rester tel que la nature l'a fait », semble écrite pour les « sauvages » plus encore que pour les tribus californiennes (*body-builders* et starlettes) qui le sont davantage.

En revanche, on peut classer, sans hésiter, dans les « zones de non-goût » une bonne partie du territoire nord-américain et le Québec dans son ensemble. Il n'est pas exceptionnel, en ces contrées hautement civilisées, de croiser d'accortes ménagères en bigoudis (donc n'ayant pas renoncé à plaire, mais... plus tard !) et peignoir au volant de leur 4X4, poussant leur Caddie dans les allées des supermarchés ou donnant le bras sur le parking à leur chevalier servant en « smoking canadien ». Quelquefois, pire encore ou plus surprenant, et sans que personne n'y trouve rien à redire. Sans que personne même ne le *remarque*.

À ces zones géographiques, il faut ajouter quelques zones temporelles. L'armistice du goût est souvent déclaré pendant les vacances, période où les deltoïdes et le taux de mélanine prennent le pas sur tout autre préoccupation. Plus fréquemment encore, le dit armistice peut être déclaré le *ouiquende* ; comme le déclare dans *L'Express* Jean-Claude Ellena, créateur d'Iris Ukiyoé pour Hermès : « Quant au week-end, je suis en pantalon avachi, vieux chandail délavé en maille irlandaise ou gilet en cachemire troué ; bien loin de celui qui symbolise l'élégance à mes yeux, le légendaire Cary Grant. »

On ne saurait mieux dire !

En dehors de ces parenthèses ordinaires, il existe des temps plus graves où le jugement de goût est suspendu *sine die* : grèves, émeutes, guerres, séismes, cyclones, etc. Comme par hasard, ce sont des temps vertueux où les valeurs morales prennent le pas sur les valeurs ayant cours d'ordinaire, des temps où le courage (« Chargez ! ») ou la ténacité (« Tenez bon ! ») sont plus utiles que l'élégance, la distinction ou la dernière lampe de chevet de Starck posée sur la dernière table basse de Fornasetti... Dans les

tranchées, il ne s'agissait pas de porter le Burberry à la perfection, mais d'y suspendre ses grenades aux anneaux adéquats.

Soyons moins grandiloquents, la « campagne » suffit quelquefois à éloigner ce qui nous « prend la tête » d'ordinaire. Les jugements de goût s'y retrouvent souvent en suspens avant de repartir de plus belle aussitôt que reviennent sur le tapis les nombreuses défigurations¹¹ infligées à l'habitat rural par la civilisation des loisirs : la célèbre résidence secondaire où se joue à la perfection, sous les auspices de l'intégralement faux, l'opérette de l'authenticité rejouée par les déracinés de la terre !

On ne peut en terminer avec ces précautions qui ressemblent de plus en plus aux figures décrites au cirque par les anneaux chinois sans dire quelques mots de l'exception excentrique et du dandysme.

L'excentricité est la position de cercles qui n'ont pas de centres communs, mais aussi l'éloignement du centre convenu ; être à la périphérie pour l'excentrique manifeste une volonté, ce en quoi il se distingue du marginal. L'originalité de l'excentrique est une construction, être exclu ne lui déplaît pas, cette exclusion marque sa réussite ; sans être contre la norme, il la craint. C'est souvent un snob, quelquefois un dandy.

Cravan, le poète aux cheveux les plus courts du monde, vendait *Maintenant* dans une charrette à bras, il a boxé contre Jack Johnson, champion du monde poids lourd, alors qu'il n'avait que deux combats (perdus) à son palmarès, il donnait, nu, des conférences où il tirait au revolver.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pintades et autres volatiles

On va encore manger froid ce soir.

Arnaud Labelle-Rojoux

Tout ce qui nous dégoûte a un rapport direct avec l'organique, les abats, la vermine, les excréments ; tout ce qui est du côté du mauvais goût a un rapport immédiat avec la réalité, la vulgarité, ce qui a plus de goût que le reste et qui sent mauvais. Tout ce à quoi tend la culture d'aujourd'hui consiste à nous éloigner du réel pour nous balader dans l'éther du virtuel, là où il n'est plus de goût et d'odeur, là d'où le toucher est banni, à nous couper de ce qui a un goût plus prononcé que le yaourt pasteurisé, le jambon blanc de chez Lidl et les endives (béchamel) surgelées.

Depuis la découverte du feu, la civilisation n'a eu de cesse de nous éloigner de la réalité de ce que l'on mange. La fin de la civilisation paysanne nous a presque définitivement séparés du monde de la nature : les œufs sont en boîte, personne ne sait qu'ils sont sortis d'un cloaque, pas grand monde n'imagine que le jambon est une charogne en puissance²² ; la viande d'animal mort est sous cluster ou bien congelée à moins que ce ne soit les deux ; le poisson est carré ; les fruits passés au vernis polyester ; les légumes calibrés au pied à coulisse. Il n'y a plus que les personnes âgées pour faire la queue chez le tripier (animelles, foie, cœur, cervelle, rognons, mamelles !) et l'on bannit soigneusement de sa table tout ce qui a un goût trop fort ou trop prononcé... la pomme, c'est Golden, la fraise, Mara, le colin, Findus, la saucisse, Herta, les tomates n'ont pas touché terre de toute leur existence. L'Organisme à Goût Minimum (OGM) triomphe dans nos assiettes de forte circonférence sous nos

ampoules basse consommation...

Pas d'ombres, pas de goût !

La Blédine !

Les Limbes...

Chichis ! Vapeurs ! Molécules !

L'Occident compte peu de goûts : le sucré, le salé, l'acide et l'amer. Avec ces quatre éléments, auxquels depuis peu certains rajoutent l'âcre, s'élaboraient autant de cultures culinaires qu'il existait de cultures, des recettes à l'infini et les innombrables tours de main qui vont avec.

Les Japonais se vantent de détecter un cinquième goût, l'*umami*, celui des aliments riches en protéines et du bouillon de viande. En s'appuyant sur l'existence fantôme de ce goût qui n'existe ni derrière nos pianos ni devant nos assiettes, on peut imaginer un goût plus mystérieux encore : le sans-goût... dont on pourrait envisager qu'il est différent de la fadeur ; un goût qui ne serait ni bon ni mauvais et pas neutre pour autant ! Celui des ongles que l'on ronge par exemple... un goût qui n'en aurait aucun !

Georges Perec, encore lui, avait remarqué à quel point les restaurants chinois, suivant leur situation géographique, empruntaient un certain nombre d'éléments à la tradition locale et à quel point la sinéité se retrouvait être une notion plastique. Je me souviens quant à moi avoir mangé chinois (kasher) à Jérusalem, mais aussi (infect) au fin fond de l'Arkansas et n'avoir rien reconnu de ce que je croyais avoir repéré comme étant LA

cuisine « chinoise²³ ».

Les emprunts faits aux cuisines exotiques par la cuisine dite gastronomique ramènent naturellement ses producteurs et ses consommateurs vers des goûts connus. Le design culinaire peut bien frapper à tout-va, on peut customiser les raves, tatouer les crabes, piercer les pintades, ajuster les carottes par un assemblage tenon-mortaise, ce que l'on présente aux yeux et à l'esprit des contemporains doit déjà leur avoir appartenu à l'avance, faute de quoi il serait impossible d'éveiller leur intérêt.

Le Français mange encore du cheval, ce qui le fait passer pour un terrible barbare outre-Manche (où l'on ne déteste pas la panse de brebis farcie et la sauce à la menthe). Il réclame son biftek-frites sur l'air des lampions au fin fond du Chiapas, ce qui suffit, entre autres, à le cataloguer comme un terrible emmerdeur, mais il faudrait une autre Commune pour que l'insurgé perpétuel natif de la petite couronne consente à bouffer du rat. Celui qui se purlèche du chien ne goûterait à la sauterelle sous aucun prétexte ; tel autre se nourrit de cancrelats et de racines introuvables ; enfant, on goûte tout ce que son corps produit, jusqu'aux croûtes de ses plaies, mais il n'y a que ce qui ne nous « goûte » pas à être authentiquement vomissable.

La cuisine française est menacée de disparition par la pratique d'une *world-food*²⁴ ni chair ni poisson et par les grands groupes agroalimentaires. Avec quatre semences dans le monde, on obtient sans peine, mais non sans risques, des milliards de tonnes de tomates sans goût... et bientôt l'équivalent pétrole des réserves irakiennes d'hydrocarbures.

D'ores et déjà, on se repasse entre connaisseurs l'adresse d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est l'univers mièvre des contes de fées revus et corrigés par Walt Disney, celui où la sorcière n'a pas beaucoup de pouvoir, où les monstres sont gentils, les fauves en peluche ; un jardin d'Éden sans la menace du péché originel, un monde où les contradictions sont résolues d'emblée, sans angoisse, envahi par le bonheur de chacun, d'où la mort et la douleur sont perpétuellement exclues.

L'art modeste accouche du même monde trompeur que celui de la publicité. Il s'agit du même mensonge, de la même aliénation qui fait passer le faux pour le vrai tout en sachant que personne n'en est dupe. Une idéologie autogérée par ceux qui en sont les victimes. »

On voit très bien que tout ce que je dis de l'art modeste, on peut le dire du *kitsch* et en déduire que, pour peu que je sois mensualisé, je ne suis pas trop regardant sur la cohérence... que j'ai beau me composer la posture de Caton, je n'hésite pas à mentir.

C'est vrai !

Étaient censés appartenir à l'art modeste : l'artisanat mexicain (*calaveras, alebrijes, ex-votos, piñatas, pañuelos*), les jantes alu, les tapis *Made in Turkey* (surtout ceux représentant Jésus Christ ou Britney Spears), les pochettes des 45 tours des années 80 (avec des moustaches faites à Jeanne Mas au Magic Marker), les enseignes des coiffeurs africains (« Malcom X », « Sankara », « Double-rail », « Angela Davis »), les tatouages, les graffitis, les seins en silicone, les statues vaudou, les kippas Disney, les objets faits « en perruque », ceux confectionnés par les prisonniers, les droïdes, les cyborgs, les figurines, les autels

du chinois du coin, les panoplies de Zorro (avec l'épée qui se pète au premier duel) et celles d'infirmière avec la seringue en plastoc, les Crados, les Pokémons, les décalcomanies, les sites pornos à la con avec maman en string faisant le grand écart sur le comptoir de la cuisine américaine... tout un improbable bastringue qui avait comme plus grand intérêt, peut-être même le seul, l'incroyable dégoût qu'il provoquait chez les amateurs d'art contemporain.

La liste n'était pas exhaustive, la carte ne recouvrait pas le territoire, elle était erronée, hétérogène, hétéroclite comme ce qu'elle décrivait. On s'aperçoit, néanmoins, qu'elle recoupait un panorama *stylistique* relativement précis et quelques-unes de mes anciennes préoccupations. Le problème étant qu'il manquait à ce projet ce qui avait fait l'intérêt de Présence Panchounette³⁵ : l'intelligence critique, sans compter un véritable projet politique.

En dehors de l'homophonie amusante (art modeste/art moderne), l'entreprise souffrait de l'aporie initiale : même si l'on peut déplorer la vanité des artistes, l'art ne peut pas être modeste, on ne peut créer d'art sans s'en réclamer. C'est cette ambition revendiquée qui fait que le porte-bouteilles de Duchamp n'est pas en vente au BHV et qu'un monochrome d'Yves Klein est autre chose qu'un rectangle de toile bleu incrust.

Cela sans compter qu'Hervé DiRosa se mettait le doigt dans l'œil lorsqu'il définissait l'art modeste comme le *kitsch* sans le cynisme. Le *kitsch* n'est pas cynique, c'est le regard porté sur lui qui l'est ; il voyait l'art modeste comme minoritaire alors qu'il est loin de l'être, il est même majoritaire.

L'auteur des *Renés* ne faisait, en réalité, que réclamer

reconnaissance et légitimité pour sa propre peinture... sans beaucoup de chance de voir se prolonger son quart d'heure de célébrité. Comme, en prime, l'affaire dépendait des subventions octroyées par une poignée d'apparatchiks socialistes adeptes du pire socio-cul et pas vraiment ennemis de la *combinazione*, je n'ai pas fait long feu dans l'île des Schtroumpfs : j'ai été licencié en mars, par ces féroces ennemis du licenciement, pour une faute prétendument commise en avril !

Au sein de l'art contemporain pourtant fervent adepte de la dérision et de la provocation, c'est sans doute Présence Panchouette qui a mené le plus loin la réflexion sur le mauvais goût en jouant perpétuellement de la mauvaise foi et de l'ambiguïté jusqu'à ce que, ultime paradoxe, la reconnaissance *officielle* pousse le groupe au suicide collectif.

En rendant à ces arts ce qui est à ces arts et en reconnaissant que le nouvel art en sort³⁶, Présence Panchouette se distinguait des autres post-néo-dadaïstes ; en débusquant, surtout, la vulgarité au sein des manifestations s'en croyant à l'abri. À l'instar de la manifestation surréaliste la plus simple qui consiste « revolver au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule », la performance chouette la plus aboutie a été jouée, dans les salons de l'Élysée, par Valéry Giscard d'Estaing le lendemain de sa défaite à l'élection présidentielle de 1981.

Aujourd'hui, tout est permis en ces domaines : la chatte offerte de la Cicciolina et les testicules de son époux en quatre sur trois, les camps de concentration en Lego, Murakami chez le Roi-Soleil, la fellation *live* (« Ceci est une pipe ! »), la machine à fabriquer de la merde, les trisomiques en laisse, la visite de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

goût au faux bon goût » (*Le Figaro Magazine*, 20 novembre 2010), ce qui multiplie les possibilités par deux, sans compter, pour tout arranger, que « le goût des femmes s'est masculinisé et celui des hommes s'est un peu féminisé » (Laurent Blanc, *Ideat*, février 2011).

9. Du verbe distinguer : « reconnaître », « différencier », « percevoir sans confusion », « discerner ».

10. « Depuis le temps qu'elle nous invite ! » (*bis*).

11. Portails en fer forgé, crépi à la tyrolienne, piscine à débordement et *tutti quanti*.

12. « Avoir du goût, c'est donc avoir le sens du beau », G.W.F. Hegel.

13. « Ces gros ronds optiques chic que les Anglo-Saxons appellent poétiquement “polka dots” animent les silhouettes de l'hiver », *Madame Figaro*, 10 septembre 2011.

14. « On se met en lignes. Les rayures sont à la pointe. Surtout les grosses. Gardez la ligne ! », *Elle*, 1^{er} octobre 2010.

15. Sous le titre : « WHY IT'S HIP TO BE SQUARE », on peut lire dans le numéro de février 2011 d'*Esquire* : « Now that the uniform of business is a dark suit in either charcoal grey or navy, men who want to distinguish themselves are again embracing patterned suits. »

16. « Ce que nous appelons, sans trop réfléchir, la Nature n'est-elle pas la Nature, vue par nous, c'est-à-dire tout, *sauf* la Nature », Emmanuel Levinas.

17. Et encore... « Le jardinier brun d'Australie, le paradisier-jardinier, le jardinier doré du Queensland, d'autres oiseaux encore, parfois pourvus de becs à dents, l'oiseau-satin, l'oiseau-chat construisent des berceaux, des tonnelles, des allées avec terrasses ou esplanades où ils réunissent des éléments décoratifs de couleurs voyantes : jacinthes, baies, petits os, coquilles d'escargots, capsules de bouteilles, ustensiles de cuisine [...] À l'époque de la pariade, entre danses et mimiques, attitudes rituelles et emphatiques, ils présentent à la femelle les objets hétéroclites qu'ils ont rassemblés et disposés “artistiquement”, en tout cas pour plaire », Roger Caillois.

18. Et son aphorisme de compagnie : « Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoûtez pas les autres ! » qui signifie en gros : « Me fais pas chier, connard ! ».
19. Il y aurait, bien sûr, beaucoup à dire sur cette généralisation hâtive, l'intrigue de *Tristram Shandy* ou celle de *Jacques le fataliste*, il faut les chercher à la lunette astronomique.
20. *Les Choses* sont sous-titrées *Une histoire des années 60*.
21. *Les mouvements de mode expliqués aux parents* d'Hector Obalk (journaliste à *Elle*), Alain Soral (dirigeant d'Égalité & Réconciliation) et Alexandre Pasche (créateur d'un cabinet de conseil spécialisé dans la « consommation durable » et la « communication responsable »), *best-seller* des années 80, se contentait d'identifier des catégories relativement rudimentaires (intellectuel de gauche triste, minet gay, new-wave BCBG, etc.), le *Dictionnaire du look, une nouvelle science du jeune* de Géraldine de Margerie a décuplé les sous-catégories presque à l'infini.
22. Je me souviens comment, à la campagne, quand la mouche s'y était mise, la patronne râclait les asticots avec la lame souillée d'un couteau qui coupait (puisque'il n'était pas en Inox) avant d'en servir une bonne tranche.
23. La Chine étant relativement étendue, il en existe, évidemment, plusieurs.
24. À Copenhague « se joue la vision “pauvre” de la cuisine : racines, baies sauvages, herbes » ; à Errenteria, Antoni Luis Aduriz « n'assène jamais les goûts, mais les suggère plutôt jusqu'à la fadeur » ; à Brooklyn, Carlo Mirarchi « a inventé la pizzeria gastronomique » ; à Paris, Peter Nilsson « vit chaque service comme une fulgurance » ; à Malmö, « Épure, mysticisme et créativité », *Next*, n° 21.
25. Je dois avouer que ce à quoi ces écumes me font irrésistiblement penser, c'est bel et bien au crachat.
26. Synonyme de *kitsch* en argot bordelais, vient de la « choune » : la chatte.
27. En réalité, il ne s'agit pas de suffisance, mais bel et bien d'innocence.
28. Même les matériaux : faux marbre, fausse pierre, fausse brique, fausse fourrure, faux livres, etc. Rien de ce qui est faux ne lui est étranger.

29. « Le kitsch, c'est la traduction de la bêtise des idées reçues dans le langage de la beauté et de l'émotion », « Le kitsch, par essence, est la négation absolue de la merde », « Le kitsch, c'est la station de correspondance entre l'être et l'oubli », « Le kitsch est un paravent qui dissimule la mort ». Au kitsch sérieux du Tchèque (« Je condamne ! Je prophétise ! Je proclame ! »), on peut préférer l'aimable ironie de Thomas Bernhard pour qui « Tout ce qui est humain est kitsch » (*Maîtres anciens*), Mozart y compris.

30. « L'écrivain sait d'instinct que toutes les agressions, qu'elles viennent de l'homme ou du monde, sont animales. Si subtile que soit une agression venant de l'homme, si indirecte, si camouflée, si construite qu'elle soit, elle révèle des origines inexpiables. Un filament animal vit dans la plus petite des haines », Gaston Bachelard.

31. Il est à remarquer que l'on sera toujours considéré comme vulgaire pour peu que l'on marche dans la merde, mais considéré comme distingué alors que l'on patauge dans le sang. Toute l'esthétique des *Damnés* ou de *Portier de nuit* repose sur cette louche fascination.

32. Thomas Mann avait vu le coup venir en écrivant : « Pourquoi me semble-t-il que presque tous, non je dis tous les moyens et les artifices de l'art ne sont bons aujourd'hui qu'à la parodie ? »

33. C'est le reproche classique des Finkielkrauteurs aux Linguards. Les uns soutenant une Culture qui leur échappe, les autres servant des sous-cultures qui les vomissent.

34. Et ce, depuis Rousseau : « C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût », *Discours sur les sciences et les arts*.

35. De 1969 à 1990, Présence Panchounette tentera de semer une zizanie gaie au sein d'un monde de l'art confit dans le puritanisme. Artistes d'attitude pour lesquels l'œuvre n'est pas essentielle, sinon négligeable, adeptes du méli-mélo avant l'heure, pratiquants émérites du n'importe quoi/n'importe comment, du vite fait/mal fait et du jamais fini. Idiots malins, un peu plus cultivés que la moyenne de leurs collègues pas très cultivés, ils n'auront de cesse de semer la confusion et le malaise (« Sont-ils cons ou font-ils semblant ? ») par le biais d'expositions conçues comme des performances

hystériques et de communiquer sur le mode de l'insulte. Curieux des marges, fervents du « mineur », ils préféraient Laurel et Hardy à Gilbert et George, Alphonse Allais à Malevitch, et les bretelles aux Burlington ; avaient appris l'art contemporain en regardant *Mondo Cane* et le body-art en écoutant Claude Darget commenter les combats du marquis de Lassartesse (et son valet, Firmin) ; défailli à l'Eurovision plutôt qu'à la Scala de Milan, avant de découvrir le ready-made au fin fond des jardins de banlieue (un simple puits en pneus et son toit niais). Leur statut a toujours hésité entre celui de terroristes balourds (« Et Bing et Bang ! ») et de pitres roublards (« Vas-y, r'joue moi-z'en d'la trompette ! »). Punks diesel, amateurs de contre-pieds, de contrepets et de crocs-en-jambe, ils tenteront de faire la planche sur un océan de contradictions, de malentendus et de paradoxes avant de finir en beauté en buvant la tasse au plus fort de leur succès.

36. Le papier peint fausse pierre vu comme réalisation de la grande peinture abstraite, le petit puits en pneus comme ready-made *désaliéné*, sans oublier le nain de jardin en guise d'emblème.

37. « Attention à ce que cette génération ne perde pas l'oreille, comme il y a trente ans une autre génération a perdu le goût avec les fast-foods », Pascal Nègre, à propos du MP3, *le Figaro Magazine*, 22 janvier 2011.

38. Lorsque le spectacle est permanent, ses acteurs sont intermittents.

39. Jeunes gens incultes qui ont d'abord aimé la BD puis le polar et maintenant adorent TOUT ce que publient P.O.L et Verticales.

40. On peut remarquer que, de la même manière, le caviste tatoué déclare « C'est bien fait » à propos de n'importe quelle sangria du Languedoc-Roussillon, avant de préciser : « On est sur le fruit ! »

41. « Le goût est la qualité fondamentale qui résume toutes les autres qualités. C'est le *nec plus ultra* de l'intelligence », *Poésies*.